

avec les cases rondes en paille, que n'abandonneront jamais les vieux, rebelles à toute civilisation et à tout progrès.

De petits chevaux solides et en meilleur état, certes, que les esclaves qui les soignent, paissent en liberté dans la brousse. Ils sont là à la disposition de tout le village; car parfois, leurs propriétaires, incapables de les monter convenablement, le prêtent volontiers à tout venant. Parmi les chevaux au nombre de six, je distingue un élève de la Sainte-Famille et je constate avec plaisir que sa grande taille domine tous les autres; c'est, d'ailleurs, au dire des Banziris, le meilleur coursier de tous.

Les autres chevaux viennent de commerçants de Bornou, qui parcourent le pays en tous sens depuis très longtemps. Ils arrivent dans la région, après deux, trois et quatre mois de marche, avec des troupeaux de boeufs et de moutons, de triste allure, et dont la viande est tout au plus bonne à être consommée par les indigènes. Leurs chevaux ont presque tous les vices rédhibitoires: ils mordent, ils ruent, ils sont morveux et rétifs, alors que les Bornouans, au moment de leur livraison, en font tout ce qu'ils veulent. Les prix, d'ailleurs, sont peu élevés: pour la modique somme de 100, 120 ou 150 francs, on peut avoir facilement un cheval... vicieux.

• • •

Au début, les Bornouans séjournèrent peu dans le pays et ne voyageaient que par groupes. Mais ils ont eu vite fait de prendre de l'ascendant sur tous les indigènes de l'Ou-